



Lire et Ecrire

AU CŒUR DU VÉCU DU GROUPE,
UN DÉBUT D'ÉTUDE SUR LE CONCEPT DE GENRE

Prati ques i ntercul turel l es

Anne LAMBILLON
Lire et Ecrire Charleroi-Sud Hainaut
Octobre 2005



Avec le soutien de la Communauté française - Direction générale de la
Culture- Service de l'Éducation Permanente

Quoi de plus ordinaire qu'un groupe de femmes immigrées turques qui veulent apprendre le français... C'est pourtant dans ce cadre qu'Anne Lambillon a entrepris une recherche-action peu banale : une recherche sur la notion de genre (voir encadré) comme moteur d'une action sur la place des femmes immigrées dans leur milieu familial et dans la société d'accueil.

Le volet 'action' consistait en un travail de longue haleine intégrant plusieurs étapes : témoignages, atelier *Ecriture et arts plastiques*, portraits photographiques... Ce travail a déjà été présenté dans le Journal de l'alpha¹ et a fait l'objet d'une exposition².

Le questionnement à la base du volet 'recherche'³ a émergé de cette pratique et, à son tour, a influencé les contenus et le fonctionnement au sein du groupe de formation. Les participantes ont été étroitement associées à toutes les étapes de l'étude et ont influencé son cheminement...

Le terrain

Quelque part dans la Basse-Sambre, une entité semi-rurale, Aiseau-Presles, enclavée dans un environnement industriel en déclin, rassemble 4 petites communes dispersées. Un patchwork où les communications sont difficiles. Chaque village est isolé, mal desservi par les transports en commun. Il n'y pas de véritable centre : un no man's land culturel.

Parmi les 10.000 habitants, on compte 1.720 étrangers dont 280 Turcs (les Belges d'origine turque ne sont pas repris dans ces chiffres).

La présence turque dans la région remonte aux années 60 : un charbonnage (le Roton) et la proximité d'usines importantes dans la Basse-Sambre et la région de Charleroi (Carlam,...) y avaient attiré de la main-d'œuvre.

Actuellement la communauté turque augmente régulièrement par mariage : presque toutes les femmes inscrites au cours sont arrivées en Belgique par ce biais. Ces femmes sont donc des 'rejoignantes'. En venant en Belgique, elles n'avaient pas de projet personnel autre que celui de rejoindre un époux (et une belle-famille). Souvent, au départ, elles ne connaissaient pratiquement rien du pays où elles allaient vivre et elles en ont découvert sur place les réalités, qui ne correspondaient en rien à l'image qu'elles pouvaient s'en faire quand elles étaient encore en Turquie : bien-être, opulence, vie confortable pour tous, etc.

Les besoins

Les besoins des participantes sont liées à leur position au sein de la famille où elles doivent tenir les rôles traditionnellement dévolus aux femmes : épouse, belle-fille, mère. C'est souvent ce dernier rôle qui les met en contact avec la société d'accueil par le biais de l'école. Le choc est parfois pénible – incompréhension face au système scolaire, impossibilité de communiquer avec les enseignants – mais il peut s'avérer salutaire : pour tenir un rôle social, fût-ce celui de mère, et vivre pleinement, il se révèle indispensable de connaître la langue. C'est souvent l'entrée des enfants à l'école ou leur passage de l'enfance à l'adolescence qui sert de déclencheur : les femmes ne veulent plus être tenues hors de ce que vivent leurs enfants et hors des pratiques sociales et culturelles en vigueur dans l'environnement extérieur. Hors de leur vie finalement ! Elles font alors le premier pas, à savoir s'inscrire à un cours de langue.

Constitution du groupe

Le cours est né à l'initiative d'une femme turque (*voir encadré*) qui a réussi par son insertion – et la notoriété de son frère footballeur – à mobiliser à la fois l'Administration communale via l'Echevine de la Condition féminine, des femmes de son milieu et un organisme de formation (la FUNOC/Lire et Ecrire Charleroi) pour former un groupe, trouver un lieu de cours proche et attractif (l'école communale) et déterminer un horaire compatible avec la vie familiale.

Le cours a débuté comme un cours classique de FLE (avec la méthode *Pourquoi pas !*) mais très vite en fonction de l'évolution du groupe et de la demande des participantes, il a évolué vers plus de pratique, visant l'utilisation du français comme moyen de communication dans les situations de vie quotidienne (à la poste, chez le médecin,...) mais aussi comme outil de communication plus général permettant de prendre part aux discussions et de s'affirmer par l'expression de sa propre pensée. Dans cette optique, l'apprentissage de la langue n'est pas oublié mais considéré comme un vecteur d'insertion et non pas comme une fin en soi.

Une recherche d'émancipation...

D'abord en filigrane, puis de manière de plus en plus explicite, les participantes ont exprimé et démontré leur volonté d'émancipation.

Sortir de la maison pour rejoindre un cours constitue le premier pas vers un objectif personnel en quittant momentanément le rôle traditionnellement dévolu aux femmes « *servir-nourrir-soigner* » (Caroline Eliacheff). Certaines ont dû lutter contre les préjugés et contourner les réticences, voire les embûches, dressées par la famille – surtout les belles-mères ! – pour pouvoir entamer la formation. Les belles-mères jouissent en effet d'un statut particulier dans la 'communauté familiale'. Elles bénéficient d'un statut finalement plus proche du statut traditionnellement masculin : elles ont droit à un respect et une écoute accrue, elles sont servies par leurs belles-filles (et leurs filles) 'comme un homme', elles sont plus libres de leurs mouvements et de leurs paroles...

La formation avec ses questionnements – pourquoi apprendre ? ; qu'est-ce que cela change dans ma vie ? ; quels sont les changements dus à l'apprentissage ? ; qu'est-ce que je veux maintenant ? – induit des changements d'attitude, de représentation de soi et du rapport aux autres.

Les échanges de point de vue et d'expérience, informels lors de la pause puis plus formels lors de 'tribunes' organisées dans le déroulement même du cours, ont également ouvert le débat : expression, comparaison, confrontation avec les situations vécues ou observées dans l'entourage turc ou belge, à travers les informations diverses, les articles de presse et les documents authentiques (même les pubs sont le reflet de la réalité des rapports sociaux, intra-familiaux, entre les sexes...).

En général, les femmes étaient d'accord entre elles pour dénoncer les inégalités hommes/femmes dont elles font les frais : répartition des tâches, des responsabilités, valorisation personnelle... Mais elles reconnaissent aussi qu'elles ne sont pas les seules à vivre cette discrimination qui existe aussi dans d'autres cultures, y compris la culture belge.

Bien qu'elles expriment un certain fatalisme face à cette situation, elles affirment et revendiquent aussi une envie de jouer un rôle actif à tous les niveaux de leur vie comme mère, femme, citoyenne... Ce désir se manifeste à des degrés divers. Cela va de pouvoir être une interlocutrice valable face à l'institutrice jusqu'à l'intérêt pour la lutte contre l'extrême droite en passant par l'obtention du permis de conduire...

Au fur et à mesure de l'enracinement dans le processus d'apprentissage, les femmes ont pris confiance dans leurs capacités d'apprendre, de progresser. Cela leur a permis d'envisager un futur qui n'est plus restreint au foyer et, pour certaines, de définir un projet professionnel.

Finalement, la formation constituait un plan d'action visant à l'égalité des chances (et non à l'égalité pure et simple hommes/femmes), tenant compte des spécificités de chaque genre. Elle a donné la possibilité à chacune de se réaliser au-delà des clichés, de s'affranchir des cases

étroites prévues par des visions sociales stéréotypées. Elle s'est voulue un pas vers l'assumation pleine et entière de toutes les facettes de l'identité prenant en compte les aspects culturels, communautaires, sociaux... et faisant du genre un élément constitutif catalyseur plutôt que réducteur.

... qui n'est pourtant pas simple

Dans ce cheminement émancipateur, les femmes sont confrontées à une double tension :

- celle qui existe entre modernité et tradition dans leur culture d'origine
- celle de l'intégration des valeurs (culturelles, sociales...) de la culture d'accueil en conjugaison avec celles de la culture d'origine.

Il existe parfois une réelle contradiction entre ces valeurs. Par exemple : une bru peut-elle (doit-elle) s'opposer à la structure familiale traditionnelle pour réaliser un objectif personnel ?; peut-on, au risque de choquer la sensibilité religieuse, le sens de la pudeur, le sentiment de possession, la tradition des siens, 'tomber' le foulard pour poser tête nue sur une photo ?⁴ Les exemples et les questions se multiplient dès que les femmes sortent de la sphère familiale et domestique et se 'frottent' aux réalités de terrain belges, dès qu'elles se fixent des objectifs personnels d'intégration.

Pour certaines femmes, la solution à cette confrontation est le repli vers les valeurs traditionnelles car le choix est difficile et peut être douloureux ou périlleux pour soi, pour le couple, pour la cohésion familiale.

Il faut en effet du courage et du discernement pour affronter ces oppositions internes et externes, pour s'affirmer. Il faut prendre conscience des contradictions réelles ou apparentes, analyser les enjeux pour pouvoir poser des choix. Le fait d'être soutenue par une structure extérieure (le cours) ou un membre de la famille aide évidemment à avancer vers l'inconnu...

Conclusion

De cette recherche-action dont les interviews n'ont pas encore été toutes systématiquement analysées, on peut déjà tirer plusieurs éléments utiles quand on veut allier recherche et action :

- La conceptualisation permet de voir plus clair, de mieux analyser la situation de départ, de percevoir plus finement ce qui est en jeu et donc de mieux cibler l'action et mieux observer les changements en cours.
- C'est par la manière dont on conçoit l'action, dont on met les personnes en interaction, dont on les fait participer à la recherche, que peuvent se développer les conditions favorables à une action de transformation, ici les premiers pas vers une transformation des rapports de genre.
- Corollairement, il n'est pas besoin de grands moyens, de grands projets pour faire advenir le changement qui ne peut être 'parachuté' d'en haut mais doit venir d'en bas et s'appuyer sur le vécu des personnes et leur évolution progressive.

La notion de genre

Dans cette étude nous avons adopté la distinction sexe/genre. Tandis que le sexe est une notion biologique et universelle, le genre est une notion relative et variable qui évoque les rôles sociaux institutionnalisés et reproduits.

C'est là que se situe notre problématique : il ne s'agit pas de traiter de la différence entre les sexes, mais bien des rapports de force inégaux qui mènent à l'iniquité.

Pointer l'inégalité, c'est toucher aux valeurs et mettre en exergue les stéréotypes de genre : par exemple le surinvestissement masculin dans la vie professionnelle / le surinvestissement des femmes dans la vie familiale. Intériorisé par les femmes et présenté comme 'naturel' du fait de la maternité, ce surinvestissement est toujours présent, surtout dans le modèle méditerranéen, patriarcal et dans les sociétés qui exaltent les valeurs communautaires plutôt qu'individuelles. On y présente les femmes comme les 'reines du foyer', comme 'véritables' détentrices du pouvoir mais en retrait. Ce qui permet de les effacer de la vie sociale, politique..., de les éloigner de la sphère visible pour les maintenir dans une sphère privée difficile à pénétrer, ce qui laisse leur rôle réel – et leurs représentations – dans un clair-obscur bien commode.

En suivant Françoise Héritier⁵, nous postulons que « *le genre est une construction raisonnée dans un réel non clos* », ce qui rend possible une action pour changer le réel, pour modifier et influencer la construction. Et si l'on suit jusqu'au bout sa pensée, il existe bel et bien une éducation au genre, ce qui soutiendrait la pertinence d'une éducation des mères en ce qu'elle pourrait avoir un impact sur les filles... et les fils. Il y a donc de l'espoir : il suffit d'agir !

Je suis arrivée en Belgique avec mes parents à l'âge de 9 ans. Je suis l'aînée. J'étais très malheureuse, je ne comprenais rien à l'école. Les situations les plus simples devenaient un cauchemar : je ne savais même pas demander à la maîtresse pour pouvoir aller aux toilettes ! Je ne voulais pas rester comme ça, je voulais absolument rattraper mon retard en français et je travaillais d'arrache-pied à la maison pour y arriver. J'ai fait toute ma scolarité jusqu'à 18 ans. Et puis, classiquement, j'ai épousé un Turc.

C'est horrible de vivre dans un pays dont on ne connaît pas la langue. Je voulais éviter ça à toutes ces femmes qui arrivent de Turquie pour se marier en Belgique. Ma démarche ? Contacter toutes les femmes qui ne parlaient pas français pour les persuader de l'utilité d'un cours : j'allais chez elles, je les interpellais au marché... partout où je les rencontrais. J'ai tout de suite rencontré des femmes intéressées et pour les autres, j'ai joué sur les rivalités (« elle va au cours, pourquoi pas toi ? »). J'ai aussi essayé de les conscientiser via leur rôle de mère : il faut être au courant de la situation scolaire et être là lorsque les enfants rentrent de l'école.

En 97, nous étions une dizaine à vouloir vraiment créer ce cours et nous sommes allées trouver l'échevine de la condition féminine. Et voilà comment est né le cours...

Mais il reste de nombreuses résistances chez la majorité des femmes : certaines ne sentent plus le besoin d'apprendre parce que leurs enfants sont grands ; elles se sentent suffisamment indépendantes parce qu'elles possèdent le permis de conduire (on peut le passer en turc ou avec un traducteur) ; elles s'en remettent à leur mari pour les relations extérieures ; elles n'ont pas conscience de leur responsabilité dans l'éducation des enfants (c'est l'affaire de l'école ou de l'autorité du mari) ; la tradition est un obstacle dans les générations plus anciennes : il suffit d'être une ancienne (ou une belle-mère) pour être reconnue, avoir une place dans la communauté et ces femmes plus âgées, qui ont disons une cinquantaine d'années, ne se rendent pas compte qu'actuellement ce n'est plus suffisant parce que la société a évolué. Pour moi, il était plus facile de faire passer le message aux jeunes.

Ezamet

J'ai profité du fait qu'un cours de français s'ouvrait dans le quartier. Pour vivre en Belgique, il est évident qu'on doit parler français ! Sinon on n'est personne.

Au début, j'étais un peu craintive car j'étais complètement débutante mais maintenant, j'ai acquis confiance en moi. J'ai bien progressé. Mon plus grand progrès est d'arriver à exprimer et défendre mes idées, mes opinions. Et ma plus grande victoire est d'oser communiquer en face à face avec toutes sortes de gens, avec des inconnus.

Les apprentissages se font petit à petit, c'est comme si ça venait tout seul à force de pratiquer. J'ai acquis des automatismes pour les phrases simples, de base mais pour ce qui est plus complexe ou plus personnel, je pense en turc : ça gêne mon expression.

Comme c'est moi qui conduis les enfants à l'école, c'est moi qui discute avec les institutrices. Pourtant, quand elles ont des choses importantes à communiquer, elles demandent à rencontrer mon mari. Pour les enfants, c'est indispensable que je connaisse bien le français pour pouvoir les aider dans leur parcours scolaire.

Mon mari m'encourage à tout ce qui me rend indépendante : apprendre le français, apprendre à conduire. Il me trouve douée et il est fier de mes progrès. Ma belle-sœur Ezamet est un vrai soutien pour moi. Par contre la mère de mon mari avec laquelle nous vivons, s'oppose à ce que j'abandonne le ménage pour aller au cours. Elle ne comprend pas pourquoi j'apprendrais alors qu'elle ne l'a jamais fait ; elle préférerait que je vive comme elle, coupée du monde.

J'estime que c'est un avantage d'être bilingue, que c'est un avantage de vivre deux cultures : il faut prendre le meilleur dans chacune. C'est une chance à saisir pour mes enfants. Finalement, pour moi aussi c'est favorable de connaître deux cultures, même si je me sens comme un avion avec une seule aile. J'aurais besoin du soutien de deux familles plutôt que d'une.

J'envie la liberté accordée aux hommes. Mais on peut changer les choses pour arriver à une situation vraiment équitable, un vrai partage 50%-50%. C'est ça l'égalité ! Personnellement, j'ai un mari compréhensif mais je voudrais être vraiment autonome, ne plus demander la permission pour quoi que ce soit, seulement prévenir de ce que je fais. C'est ce qui arrive de plus en plus.

Aller au cours, c'est déjà un pas vers l'indépendance et seule une bonne connaissance de la langue et des institutions du pays nous permettra, à nous les femmes, de nous assumer vraiment, y compris professionnellement.

Je suis en désaccord avec celles qui refusent de venir au cours : elles refusent leur accès à l'autonomie.

Dire « c'est le destin », ce n'est pas une réponse valable ! S'affranchir, ça me semble plus une question de personnalité que d'âge. En général, ce sont les femmes qui font évoluer les idées pour améliorer la vie.

Etre une femme c'est difficile mais j'aime en être une !

Haline, 24 ans

1 Voir : Anne LAMBILLON, *Telles mères, telles filles ?... et quels fils ?*, *Le journal de l'alpha*, n°142, septembre 2004, pp. 27-28.

² Pour tout renseignement concernant l'exposition, contacter Lire et Ecrire Charleroi Sud-Hainaut au 071 27 06 01.

3 La recherche s'inscrit dans le programme *Equal qui*, partant du constat des inégalités hommes/femmes, soutient des démarches volontaristes visant à rompre la reproduction à l'infini et automatique des inégalités.

4 La démarche de recherche entreprise avec ce groupe comportait en effet un travail autour de la (re)présentation de soi et de la relation mère-fille qui s'est concrétisé notamment par la création de photographies. Ce travail, expliqué et illustré dans l'article référé ci-dessus (voir note 1), se poursuit par une exposition qui a déjà été présentée en plusieurs lieux (voir *Journal de l'Alpha* n° 148, septembre 2005, p. 70).

5 Françoise HERITIER, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 1996.

Editeur responsable : Lire et Ecrire Communauté française ASBL
Catherine Stercq , Rue Dansaert, 2a -1000 Bruxelles
É 02/502.72.01 www.lire-et-ecrire.be